

tremblotante, comme se secouant, piquant vers le ciel puis plongeant, son regard tombe là, à ses pieds, sur ce bateau-mouche qui s'engouffre sous le pont.

- Tu me racontes sa soirée parisienne comme si tu l'avais vécue toi-même.

- C'est ainsi qu'il me l'a relatée, sans plus... Je vois monter ma main, je tente d'appuyer le poignet à mon front puis tirant, faisant glisser, j'essaye d'essuyer les gouttes de sueur que je projetterai d'un revers, mais constatant que je ne transpire pas je saisis mon front, je le serre entre mes paumes et vois alors le sac qui monte, tourne, redescend, pan ! heurte le billot et s'envole à nouveau, au bout des bras qui se meuvent avec lui, tournent, pan ! Voilà que dans mes oreilles, porté par le vent nocturne, parvient le bruit s'éloignant du bateau chargé de gens, sortis, arrivés, venus on ne sait d'où pour regarder en glissant sur le fleuve ces tranches parisiennes dans ces lumières projetées vers le haut.

- Jamais je n'y avais pensé, mais il est vrai que ces bateaux, la nuit, c'est un peu comme si un géant essayait de les écraser et qu'en giclent ces fibres lumineuses qui vont s'écraser sur les berges et contre les façades des immeubles...

- J'ai comme l'impression de tanguer sur ce fleuve qui scintille dans une demi-obscurité nouvelle, qui très vite va se faire mordre à nouveau, avaler même par les lumières, qui attire puis tire mon regard vers les tenues lisses, légères, des danseuses qui se trémoussent, sautent, belles, musclées, au rythme de la musique de cet orchestre qui n'en finit pas de battre la mesure, cependant que le sac monte et descend et tourne et frappe dans la poussière du tamis qui va et vient, tout près de là.

Mes deux mains étreignent mon front, une petite pluie fine mouille mes doigts, mes cheveux s'égouttent, les lamelles des membranes et les minuscules copeaux de téguments luisent, eux aussi se mêlant à ces luminosités du fil de l'eau, enchevêtrées à celles qui, plus haut, plus loin, m'empêchent de voir ces inconnus qui m'entourent. Je ne perçois, moi, que ces sourires, ces rires, ce geste si facile ancré dans mon regard enfantin désormais enfui et pourtant si présent. C'est la bataille des châtaignes. Que ne suis-je une cassette pour m'en arracher la languette et ainsi ne plus pouvoir rien oublier, jamais ?

- Tu l'entends ? Françoise appelle son fils, il est l'heure de dîner !

- Elle le hèle comme ses chèvres...

- Exactement, et je crois que ces appels, je ne pourrai jamais les oublier. Peut-être suis-je comme Pierre ?

- Nous allons dîner aussi, mais cette histoire de Pierre, c'est quelque chose... je termine en quelques mots. Il me dit... J'étais pétrifié, je ne bougeais plus, me rendant compte pourtant qu'il ne s'agissait que d'un mauvais tour du souvenir, de mon imagination ; je ne pouvais toutefois m'en dépêtrer. Mes mains

étaient mouillées, de pluie, de sueur, elles collaient... comme leurs chemises lorsque touchait à ses fins tout ce remue-ménage, là le battage, plus loin le tamisage, puis la mise en sacs, puis le charriage. Alors seulement on s'asseyait devant le feu, empêchant le refroidissement de la sueur, puis commentant la chose faite, cette autre vue, une autre encore, entendue celle-là, comme à la sortie du théâtre ; on prenait place autour de la table où la soupe de pommes de terre, de carottes, de blettes, avec les pâtes larges, l'os du jambon, et le parfum du fenouil se déversait de soupière en assiettes avec des effluves de vapeur qui s'enroulaient et s'élevaient vers les claies du séchoir ; de quoi rappeler, si la vie se déroulait à l'envers, cette froide fumée des cigares, quelques instants plus tôt.

Ils me regardent, s'observent, hésitent, un d'entre eux s'approche, pose sa main sur mon épaule, propose de m'aider. "On peut appeler, téléphoner à un médecin" me dit-il. Je remercie, évoquant malaise et rétablissement. Comprendrait-il si je l'entretenais d'époques passées, révolues mais toutefois enfouies dans la mémoire et d'autres futures et si interrogatives ? Qu'en dirait-il si je lui relatais ce mélange de rythme américain et de bruits, de sons, de battage de châtaignes ? Comme il s'est arrêté devant un vendeur de marrons, se retirant, son cornet fumant à la main, il ne saura jamais que c'est ce parfum de châtaignes rôties qui m'a (si l'on peut dire) embrumé l'esprit. Minuit, ce 5 décembre sur le pont, quel talentueux calculateur ou autre génie du hasard a pu chercher et trouver les probabilités enfouies, cachées dans les bruits des boulevards, les couleurs de la ville, l'attrayante dextérité de l'écailler à la porte du restaurant bourgeois dont les lampes à huile sur les tables rendent les fauteuils plus confortables ? Qui aura pu combiner ce nécessaire ensemble de bal, du vendeur de marrons et son parfum épars, ma promenade et mes interrogations, trépied porteur d'anamnèse qui se heurte maintenant avec l'espoir que le souvenir ne puisse s'estomper et que le changement et le modernisme prometteur de bonheur ne puissent effriter le passé ? Ces temps étaient certes durs, qu'importe j'étais heureux.

Désormais seul, j'étais toujours là, au beau milieu de la ville avec son eau qui coule et transporte ses lumières, ses odeurs et mes interrogations qui me suivaient. J'allai dîner.